

Une heure se passa.

Renaud dormait. Montaiglon, les yeux toujours ouverts dans l'obscurité, restait couché sur sa natte.

Il s'assura que son compagnon avait cédé au sommeil.

Oui, écrasé par la fatigue, Renaud dormait.

Depuis un mois que la caravane était en route ; il s'était prodigué jour et nuit, soutenu par la volonté d'atteindre le but qu'il s'était fixé.

Ses carnets de notes s'emplissaient constamment de documents précieux sur la nature du sol du Sahara, l'itinéraire parcouru, le climat, l'altitude, la distance des oasis, etc.

Montaiglon prêtait l'oreille : il percevait une sorte de froissement léger du bas de la tente en poil de chameau.

Les chiens grondèrent.

Le bruit cessa.

Montaiglon sortit de la poche de ses vêtements de la viande et la tendit aux lévriers.

Ils se jetèrent dessus avidement.

Un instant après, ils étaient raides sur le sol, foudroyés par le poison dont la viande était imprégnée.

Le bruit recommença

Un poignard décousait d'un grand coup deux bandes d'étoffe. Un bras noir les écarta.

On aperçut dans l'entre-bâillement, se dessinant sur le ciel bleu, un guerrier touareg à genoux.

Il attira doucement Montaiglon à lui, le traîna hors de la tente.

Les bandes d'étoffes écartées un moment se rapprochèrent. Le bas en fut fixé solidement au sol.

L'obscurité, après cette scène mystérieuse, se refit complète dans la tente refermée.

Au dehors, pas un bruit. Le grand silence du désert, de l'espace immense.

Mais, pendant quelques minutes seulement...

Des coups de feu éclatèrent, des chevaux hennirent, des chameaux beuglèrent.

Renaud de Pervençhère se dressa et s'élança d'un bond hors de la tente.

Le spectacle qui frappa ses yeux le cloua sur place.

Les chameaux, leurs longs cous allongés, fuyaient de toutes parts, excités par leurs conducteurs chambâs hissés sur leur bosse, et dont la silhouette se dessinait vigoureusement sur le ciel, que la lune éclairait de sa lumière d'argent !

Les Touareg sur leurs méharas—chameaux coureurs—accouraient au contraire en brandissant leurs armes, en poussant des cris épouvantables.

Un guide chambâ, Amor hen Rabbah, surgit soudain auprès de Renaud et lui cria :

—Tu es trahi... sauve-toi... Les Touareg ont massacré ton escorte... Mes frères s'enfuient...

Les Touareg accouraient au grand trot.

Ils formaient un cercle qui se resserrait peu à peu.

Quelques hommes de l'escorte étaient encore debout et tiraient sur les guerriers noirs.

Quelques-uns de ceux-ci tombèrent.

Les autres, excitant leurs méharas, arrivèrent comme une trombe.

De leur longue lance, ils massacrèrent les survivants de la mission. Ils se jetèrent sur Renaud au moment où celui-ci sautait en selle.

Il déchargea sur ses agresseurs les six coups de son revolver, enleva son cheval et essaya de percer le cercle des Touareg.

Un coup de sabre l'atteignit au bras droit.

Il saisit de la main gauche la bride de son cheval et l'enleva de nouveau... Le noble animal, d'un bond furieux, sauta par-dessus le premier rang des Touareg. Ses fers brisèrent le crâne d'un des bandits du désert...

Reprenant terre, il allait s'élançer de nouveau.

Un guerrier noir lui coupa le jarret.

Le cheval roula sur le sol entraînant Renaud, qui réussit à se relever et à faire feu de nouveau avec un second revolver...

Une grêle de balles l'enveloppa.

Atteint par plusieurs projectiles, il tomba...

Un faisceau de lances fouilla sa poitrine, le cloua sur le sable rougi de son sang.

La mission toute entière était massacrée.

Les Touareg s'enfuirent après avoir dépouillé les morts, dont les cadavres seraient dévorés par les animaux de proie.

Huit jours après, Montaiglon, les vêtements en lambeaux, les traits tirés, blessés, se traînant à peine, arrivait à El-Goléa.

Des Arabes le portèrent évanoui à la maison qu'occupait Gaston de Pervençhère.

Des soins le ranimèrent.

Il raconta, avec force détails, le massacre de la mission de Renaud, massacre auquel, seul, il avait miraculeusement échappé.

Lorsqu'il fut seul avec Gaston, il lui dit :

—C'est fait, Renaud n'est plus ; sa fortune est à toi !

Une flamme passa dans les yeux de Gaston.

—En es-tu bien sûr ? questionna-t-il ; les Touareg ont-ils gagné leur argent ?

—Renaud est mort, te dis-je, répondit Montaiglon en fixant sur son interlocuteur son regard fixe.

Bientôt tous deux s'embarquaient à Tripoli.

Ils étaient de retour en France à la fin de septembre 1850.

Un mois après, au début de ce récit, nous les avons vus au chevet de Blanche de Pervençhère.

Les misérables, après avoir assassiné le père, tentaient de faire périr les enfants.

Un miracle avait sauvé l'enfant des neiges des Alpes !...

Dieu en ferait-il un autre pour arracher aux corbeaux du désert Renaud laissé pour mort ?

Dieu fit ce miracle !

II

Les Touareg venaient de disparaître à l'horizon.

Déjà des vols circulaires d'oiseaux de proie planaient au-dessus des cadavres prêts à se précipiter sur ces chairs sanglantes, sur ces membres brisés.

Tout à coup, ils s'enfuirent à tire-d'aile en jetant des cris rauques.

Des tamarix et des génévriers qui entouraient le camp, sortaient des faces bronzées coiffées de chéchias entourées d'un turban.

De leurs yeux noirs et vifs, avant de quitter leur retraite, ils exploraient les alentours.

L'oreille appuyée sur le sol, ils écoutaient.

On ne voyait plus personne. On n'entendait plus rien.

Alors ils avancèrent en rampant, s'arrêtant à chaque instant, écoutant, scrutant de tous côtés.

Ces hommes étaient des Chambâs, les chameliers de la caravane.

On eût pu en compter six, parmi lesquels Amer Ben Rabbah el Ahmed, leur chef.

Ils restaient six sur deux cents partis d'El-Goléa.

Les autres ou avaient pris part au massacre de la mission, ou, repoussant les propositions des Touareg, avaient pris la fuite :

Ben Rabbah était dévoué à Renaud.

Ses cinq compagnons, parents ou alliés, ne l'avaient pas quitté.

Ils lui avaient dit :

—Nous mourrons de ta mort, nous perdrons tes pertes, nous ne renoncerons à la vengeance que si nos enfants, nos biens, sont perdus et nos têtes frappées !

Ben Rabbah se dressa. Les autres l'imitèrent.

Sur un signe du chef, tous coururent vers un endroit qu'il désigna du geste.

Ils arrivèrent auprès de Renaud, étendu inanimé.

Ben Rabbah se pencha sur lui, appuya son oreille contre la poitrine trouée.

Les Touareg, le chef de la mission assassiné, s'étaient enfuis sans le dépouiller.

Ben Rabbah écarta les vêtements et, se redressant :

—Il respire, dit-il, les yeux étincelants de joie.

—Frères, continua-t-il, il faut sauver celui dont mon père a dit : "Tu es le frère de mon fils à qui je te confie ; que Dieu soit sur toi !"

—Si Dieu le veut, le blanc vivra ! répondirent les autres Chambâs.

Ils firent une sorte de litière et, pour le soustraire aux rayons brûlants du soleil, ils le transportèrent sous sa tente.

Renaud, pâle, les paupières closes, ne faisait pas un mouvement.

Il semblait privé de vie.

Ben Rabbah et ses compagnons coupèrent ses vêtements avec leurs poignards, et lorsqu'il fut nu, ils examinèrent les blessures.

Six à la poitrine, dont une l'avait traversé de part en part ; deux au bras droit.

Les Chambâs allèrent chercher de l'eau au puits voisin et des herbes dans les buissons. Avec l'eau, ils lavèrent les plaies. Avec les herbes recouvertes de linge mouillé, il les pansèrent.

De temps en temps, Ben Rabbah appuyait son oreille près du cœur de Renaud, insensible en apparence.

—Le cœur bat, faisait-il. Si Dieu le veut, il vivra !

Ben Rabbah et ses compagnons se prosternèrent à terre, les bras étendus, les visages tournés vers la Mecque.

L'un d'eux psalmodia une prière d'une voix gutturale, à laquelle les autres répondirent en invoquant à diverses reprises le nom d'Allah.

Un Chambâ desserra avec son poignard les mâchoires de Renaud et lui fit couler dans la gorge quelques gouttes d'une liqueur contenue dans un tuyau de plume d'autruche.

(A suivre.)